

Combattre toutes les iniquités; détruire toutes les inégalités sociales; lutter sans trêve jusqu'à l'instauration d'une Société où, par l'égalité de tous les individus, la liberté n'étant plus un vain mot, l'humanité entière vivra harmoniquement. Tel est le but que poursuivent les anarchistes.

L'ORDRE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les quinze jours

« Notre ennemi,
» C'est notre Maître. »

LA FONTAINE.

ABONNEMENTS :

Un an 2 »
Six mois 1 »
Trois mois » 50

Rédaction et Administration :

21, RUE DU TEMPLE, 21

LIMOGES

ADRESSER

Tout ce qui concerne la Rédaction : articles, communications, etc., au Rédacteur.

Tout envoi de fonds, abonnements, à l'Administrateur.

A NOS ABONNÉS

Nous avisons nos abonnés de trois mois, à dater de notre premier numéro, que leur abonnement finit avec le présent numéro.

Nous sollicitons le renouvellement de leur abonnement.

LES DEUX LIBERTÉS

Tout le monde se réclame de la liberté, les royalistes et les cléricaux, les antisémites; aussi bien que les juifs, les patrons, comme les ouvriers, le riche comme le pauvre.

Il n'est pas rare, aussi, de rencontrer des socialistes, des révolutionnaires et des anarchistes chez lesquels le sentimentalisme domine, qui, d'ores et déjà, « dans la société actuelle », veulent la liberté pour tous — eux qui n'en ont aucune!

Ce principe, ou plutôt cette thèse générale, qui prétend que la liberté est le droit de dire sa messe, et de suborner la jeunesse dans ses églises, ses écoles et ses confessionnaux; aux royalistes la liberté de tenter d'être nos maîtres; aux patrons le droit de nous exploiter; aux antijuifs le droit de massacrer les sémites ou de les jeter hors de France.

C'est avec ce mot, liberté, qui semble être devenu le mot de passe dans le monde clérical, que l'on tente, en ce moment, d'enrayer les efforts révolutionnaires.

Comment, vous n'admettez pas la liberté de chacun, nous disent-ils et vous vous dites anarchistes? Vous n'êtes que des sectaires et d'affreux Jacobins. Ces contradicteurs confondent volontiers, ou volontairement, la société actuelle pleine d'oppression, de privilèges et d'inégalités sociales avec la société future égalitaire; ils raisonnent au point de vue de la société actuelle, qu'ils ne veulent changer.

Mais, les anarchistes ne peuvent accepter ce point de vue, sous peine de suicide, sans leur raison d'être.

Comment, répondent-ils à leur tour, vous avez accaparé toute la fortune, la puissance gouvernementale et religieuse, vous avez fabriqué des lois pour maintenir tous vos privilèges, vous nous tenez courbés par la faim et la violence et vous nous dites : maintenant soyons libres! Et nous reconnaitrions votre liberté de nous faire crever de faim, de nous envoyer à l'armée, de nous exploiter, d'instruire nos enfants en vue d'assurer votre perpétuelle domination sur nous?

Non, il n'y a rien de fait, faisons notre compte, d'abord, faisons les parts, la révision des fortunes : « rendons-nous socialement et économiquement égaux » et nous parlerons de liberté ensuite, car celui qui manque de pain ne peut être libre.

Nous admettons la liberté comme un des principes de la société future que nous voulons instaurer, mais dans la société actuelle, nous nous asseyons sur ce principe. Quand il nous font périr, nous dénonçons à nos ennemis toutes les libertés et tous les droits.

Nous ne pouvons pratiquer les principes anarchistes dans la société actuelle, qui nous asservit, nous meurtrit et nous tue sans consentir à notre suicide.

Il est très habile de la part des curés et des riches aujourd'hui, de prêcher la vérité

en tablant sur leurs « droits acquis » et de nous dire : pourquoi déposséder le clergé, le priver de la liberté d'enseigner la jeunesse? La liberté, comme le soleil, luit pour tout le monde. Donc libertés des royalistes, des capitalistes, liberté des antisémites, liberté des patrons, etc.

Il ne reste aux opprimés que la liberté de révolte; les efforts de leurs maîtres tendent à la leur enlever en créant une confusion entre la société de demain et celle d'aujourd'hui. Ils n'y réussiront pas.

Que le peuple s'organise pour la guerre civile, prélude nécessaire de sa délivrance et soit sans pitié pour ses ennemis.

Constant MARTIN.

Procès Antimilitariste

LA PLAIDOIRIE D'HERVÉ

Messieurs les jurés, le procès a failli se clore hier, après les déclarations de Gohier, qui nous ont fait revivre les jours de l'affaire Dreyfus, et qui a montré qu'il n'avait pas versé dans l'antisémitisme imbécile que la conscience de Gohier était, nous disait-on, tellement impressionnante, que nous devions tous nous faire.

Il faut donc que je dise pourquoi nous avons tenu à prolonger ces débats. Il est certain que notre ami Gohier, par son origine, par son éducation même, se rapproche le plus de vous. C'est le seul, peut-être, en qui, parmi nous, reste un grain de patriotisme. Nous croyons qu'en nous taisant, nous aurions l'air de nous dérober, de nous abriter derrière Gohier. Comme la calomnie est facile, nous n'avons pas voulu y prêter le flanc.

Le gouvernement ne nous fournit pas tous les jours l'occasion d'exprimer nos idées, dénaturées par des reporters de rencontre. Je laisserai à mon avocat la tâche de défendre ma personne. Depuis quatre ans, vous entendez dire que je passe ma vie à planter le drapeau dans le fumier. Mon ami, M^{re} Lafont, se chargera de vous éclairer sur ma vie. Pour moi, j'ai à vous présenter en quoi consiste ce qu'on a appelé l'hervéisme, comme si des camarades comme Yvetot, d'autres avant moi, n'avaient pas développé les mêmes doctrines. Je n'ai fait que traduire des idées nées dans la classe prolétarienne, bien que j'en sois devenu le symbole.

Ces idées sont nouvelles. Elles peuvent être choquantes pour vous. Toutes les idées nouvelles produisent d'abord un effet choquant. Le protestantisme en a été un exemple.

Nous méritons le bâcher, comme tous les hérétiques de tous les temps, qui combattent une religion. Nous en avons été les fidèles. Nous avons été, d'abord, des disciples de Déroulède. On nous avait inculqué cette religion dès le berceau, à un moment où tout esprit critique fait défaut. Avec une telle éducation, on peut devenir un grand savant comme Pasteur, mais il y a un coin du cerveau, c'est celui où la maman et le prêtre ont versé à pleines mains la légende, qui reste fermé et qui fait qu'on ne discute plus.

A la table de famille, enfant, j'ai entendu parler des atrocités allemandes, de la France, refuge de la liberté, et nos pères et nos mères nous donnaient des soldats en plomb, des sabres et des tambours. Nous devenions des patriotes.

A l'école, les livres mis entre nos mains, écrits par des loriquets du patriotisme, représentaient le soldat français comme l'éternel soldat du droit, même le soldat du Palatinat, même le soldat des guerres de Napoléon. Nous regardions avec admiration les gravures qui les illustraient, suintant la haine de l'étranger, l'idolâtrie du sabre.

Jeunes gens, les journaux à grands tirages faisaient étalage de patriotisme, et quand, ainsi façonnés, nous voyions passer les régiments, il y avait un développement

de pompe théâtrale qui agissait sur nos nerfs comme la musique de l'orgue sur les dévots. Nous avons tous couru, pour voir défilier sous le soleil des instruments d'abattoir, des jeunes gens destinés à d'absurdes boucheries, et quand passait au bout d'un bâton le morceau d'étoffe qui est un drapeau, nous nous découvrons dévotement.

Ah! je sais que je dois blesser votre conscience, et la conscience universelle dont le barreau s'est fait l'interprète. Mais croyez-vous que Voltaire n'ait blessé la conscience de personne? Ce que vous devez vous demander seulement, c'est si nous sommes sincères.

Eh bien, nous avons écarté les plis de ce drapeau pour voir ce qu'est la patrie, ce que sont toutes les patries.

Vos patries nous apparaissent composées de deux groupes d'hommes : l'un assis autour d'une table, comprend des hommes peu nombreux, qui mangent bien, qui boivent bien, travaillent quelquefois et d'un travail de direction agréable et noble : on y voit les financiers, les gros bonnets de toutes les administrations, nos seigneurs les ministres, le conseil de l'ordre des avocats au complet. Nous ne sommes pas à cette table. L'autre groupe ce sont les petits boutiquiers écrasés par les grands magasins, les petits patrons écrasés par l'usine, les petits propriétaires agricoles et surtout la classe ouvrière, la masse de tous ceux qui n'ont que leurs bras pour vivre : voilà la patrie, citoyens jurés.

Il y a deux classes, il n'y a pas de classes, dit-il. Vraiment! Nous savons comment la classe bourgeoise a constitué sa fortune et comment c'est elle qui a fait les codes à son profit, comment elle a su défendre la propriété et s'est peu occupée du travail et du travailleur. On sait comment ont été faites les lois sur les chemins de fer, les lois militaires, etc. La classe bourgeoise, pendant un siècle, s'est constituée une situation privilégiée, même au point de vue militaire. Elle a édifié sa fortune sur l'écrasement des petits. Nous savons tout cela, et que la richesse sociale est entre les mains de quelques centaines de mille de frelons.

« Mais non, dit l'avocat général, vous avez des libertés, toutes les libertés, de presse, de réunion, d'association, le jury pour vous juger, les syndicats professionnels, le suffrage universel! » Le suffrage universel! Qu'est-ce qu'il est donc le suffrage universel? Opprimé, corrompu, frelaté par toutes sortes de pressions, par les grands journaux entre les mains des capitalistes qui faussent systématiquement les faits pour façonner à leur gré l'opinion publique.

La liberté syndicale, la liberté de la parole? Demandez ce qu'elle est à notre ami Bousquet. La liberté de presse? Nous sommes des chevaux de retour sur ces bancs, et nous ne comptons plus les délits de presse qu'on nous a attribués! Nous avons le jury? Est-ce que le jury qui est en face de nous se compose de nos pairs? Où sont donc parmi vous les gens de notre classe, les ouvriers, ceux qui connaissent et partagent les souffrances prolétariennes?

Il y a bien deux classes : il y a la nôtre, celle qui est ici, sur le banc des accusés, et il y a la vôtre, la classe bourgeoise, celle qui est appelée à nous juger! Vous en êtes, monsieur l'avocat général, l'avocat d'office.

Que ceux de votre classe aiment la patrie, cela est naturel. La patrie est une bonne mère pour vous. Oui, citoyen avocat général. (Mouvement). M. l'avocat général sent très bien qu'il n'y a rien là de personnel. Oui, je comprends que cette patrie, vous ne soyez pas ingrats envers elle, que vous couriez à sa défense, que vous cherchiez à nous entraîner avec vous. Vous avez besoin que nous soyons des patriotes pour que, si votre patrie est menacée, à Fourmies, à Limoges, à Nancy, à La Rochelle, où il y a eu hier un nouvel assassinat commis par des soldats prolétaires, nous soyons les chiens de garde de vos coffres forts, avec le bandeau du patriotisme sur l'œil! Les sources mystiques et les sources intéressées de votre patriotisme de classe, nous les comprenons très bien. Mais souffrez que nous considérions la patrie comme autre chose qu'une mère, et le patriotisme comme un attrape nigauds. Nous avons des libertés! Oui, et que la conquête étrangère ne peut nous enlever. Mais

l'Allemagne est-elle donc dépourvue de libertés politiques? Et en admettant votre hypothèse absurde d'une conquête allemande de la France, est-ce que les libertés politiques disparaîtraient pour cela?

Est-ce que le suffrage universel n'existe pas pour le Reichstag? N'y a-t-il pas des journaux socialistes, des réunions publiques, des syndicats? Et vous croyez que le gouvernement, qui ne peut empêcher l'exercice de ces libertés, nous les arracherait! Et s'il essayait, est-ce qu'il n'y aurait pas la propagande clandestine? Nous agirions, nous parlerions. Nous serions passés à tabac, fusillés peut-être. Quelle différence y a-t-il à être passé à tabac par un policier français ou par un policier allemand?

Mais si on déclarait la guerre à la France cependant?

Et d'abord, est-ce qu'il est si facile de savoir qui a tort quand une guerre éclate? Ce n'est pas toujours celui qui la déclare qui a tort. Voyez les Boers. Voyez le Japon. Eh bien, ce que nous savons, c'est que, quand une guerre éclate, ce sont des capitalistes qui se disputent le même os.

Voilà pourquoi nous ne marcherons pas! Fachoda nous a parfaitement laissés indifférents, nous!

Quelle que soit la guerre, nous n'obéirons pas à l'ordre de mobilisation. Nous déclarons que si, pour quelque prétexte que ce soit, vous nous demandez le seul bien que nous ayons, notre vie, eh bien, nous ne vous la donnerons pas. Nous savons

que nous gagnerions nous à une guerre internationale?

La seule guerre qui puisse être profitable pour nous, c'est la guerre civile, la guerre de classes, car si nous triomphons, c'est vous qui payez les pots cassés. Voilà la vraie guerre pour les prolétaires.

Et d'ailleurs, est-ce que les profits que la bourgeoisie a recueillis de la Révolution ne sont pas le fruit de la guerre civile? Le peuple russe gagnera beaucoup plus à la révolution qu'il l'a accompli, par la victoire civile, que le peuple japonais par ses victoires en Mandchourie.

Nous ferons donc la guerre civile pour mettre la main sur la richesse sociale, qui est la nôtre, car c'est nous qui la produisons. Nous avons la prétention d'organiser une société qui sera meilleure, même pour vous, même pour vos fils! Je sais très bien que vous traitez cela d'utopies. C'est toujours ainsi. Mais je tenais à vous dire que c'est pour cet idéal que nous luttons.

Nous sommes en communion d'idées avec nos camarades allemands, qui professent les mêmes sentiments pour leurs compatriotes de l'autre classe. Les capitalistes allemands ne trouvent pas plus grâce devant eux que les capitalistes français devant nous.

Et le gouvernement allemand est impuissant contre leur propagande. Le kaiser ne sera pas plus heureux que Bismarck! A la déclaration de Sembat, à la tribune française, a répondu, comme un écho, celle de Bebel, à la tribune du Reichstag. Le ministre public peut se rassurer. Le mouvement est bien international!

Messieurs les jurés, voilà la déclaration que je voulais faire. J'ai parlé, vous l'avez vu, sans aucun souci d'éviter la prison, avec trop peu de souci peut-être de la liberté de mes co-accusés. Je les prie de m'en excuser.

Je ne vous demande d'ailleurs pas, messieurs, d'approuver mes idées : je n'ai pas la naïveté non plus de le demander à M. l'avocat général, mais je suis sûr que vous emporterez l'impression que nos idées — qui ne sont pas mes idées personnelles, encore une fois — forment un corps solide de doctrine qui a, derrière elle pour la soutenir, des gens qui n'ont pas froid aux yeux et qui ne sont pas une poignée. Ce n'est pas, comme vous l'avez prétendu, monsieur l'avocat général, une opinion individuelle, c'est l'opinion de syndicats qui comptent des milliers de militants, dont vous avez vu les représentants défilier à la barre. C'est, par exemple, au nom de trente-cinq mille syndiqués bûcherons, les serfs de la forêt, que parlait hier notre camarade Veillat, secrétaire de la Fédération nationale des bûcherons de France.

Et maintenant, en terminant, n'avez-

vous pas senti que nous sommes le meilleur rempart contre l'empereur Guillaume ? Ce n'est pas de vos fusils qu'il a peur, le kaiser, mais des fusils des social-démocrates allemands, les camarades qui, de l'autre côté du Rhin, font exactement la même propagande que nous. Tous, même les plus nationalistes d'entre vous, vous voulez la paix, n'est-ce pas ? Vous voudriez bien que la haute finance de votre classe capitaliste règle ses démêlés avec la haute finance des pays voisins par l'arbitrage international. Mais vous vous dites peut-être : « C'est une mauvaise plaisanterie que ces tribunaux d'arbitrage. Ils règlent les petites questions secondaires, mais quand il s'agit d'une grosse affaire litigieuse, on la règle toujours à coups de canon. Le tsar de La Haye fait comme les autres. » Eh bien ! nous, nous avons trouvé une recette pour obliger les gouvernements, tous les gouvernements, y compris celui du kaiser, à régler par l'arbitrage leurs conflits, tous leurs conflits. Notre recette consiste à propager, de chaque côté des frontières, et, en particulier en France et en Allemagne, notre cri de guerre à la guerre : « Plutôt l'insurrection que la guerre ! » C'est à vos fils comme aux fils du peuple que nous voulons éviter la mort horrible des champs de bataille.

Si vous nous jetez en prison et si, par impossible, vous pouviez enrayer notre propagande, craignez qu'une guerre ne vienne, un jour prochain, peut-être faucher, dans la fleur de l'âge, les êtres qui vous sont le plus cher. Craignez que la mère de votre fils ne vienne bientôt à vous dire : « Malheureux, il y avait des hommes qui, au péril de leur liberté, avaient trouvé un moyen pour empêcher les gouvernements de déchaîner la guerre, de massacrer mon fils, et c'est toi, misérable, qui les a jetés en prison ! »

NOTA. — Nous avons reconstitué en partie les explications de notre camarade Hervé, au moyen des compte rendus publiés dans les journaux quotidiens. C'est donc un résumé, aussi fidèle que possible, mais non point une intégrale reproduction. Dans le prochain numéro, nous publierons les déclarations de Urbain Gohier.

LES CONTRADICTIONS DU CITOYEN JAURÈS

Le temps où les socialistes étaient révolutionnaires, anticapitalistes n'est plus. Peu à peu, sous l'influence de l'ambition, de la misère ou de la peur, les tuteurs de bourgeois d'il y a vingt ans se sont aristocratisés. L'infâme capital se sont insensiblement atténués. Les combinaisons politiques ont pris le dessus.

Le Parlement, le Sénat, c'étaient autant de foyers pestilentiels qu'il fallait détruire. Les travailleurs ne devaient pas pactiser avec la République, forme de réaction.

Tant que subsisterait l'oligarchie patronale, les prolétaires seraient toujours esclaves.

Le suffrage universel était la plus grande mystification du siècle.

Les socialistes, repentants, assagis, adorent aujourd'hui ce qu'ils brûlaient hier.

Le gouvernement a du bon, il est nécessaire d'y participer, la République est l'outil du progrès.

Agir en dehors de la politique est un non-sens, un crime.

Les ouvriers, légalement organisés, ont le devoir d'instituer leur souveraineté en l'abandonnant à leurs mandataires.

Les tripotages étatistes, les maquignonnages ministériels, les complots parlementaires, tel est le dernier cri du néo-socialisme.

Quand je me rappelle les tirades enflammées des *leaders* du guesdisme de derrière les tribunes et les journaux, je songe aux vieilles lunes, aux soleils éteints.

Le socialisme actuel est bien pâle. Les bons bougres ne le reconnaissent plus. *Requiescat in pace.*

Ce socialisme est mort. Ce n'est pas le suffrage universel qui le ressuscitera.

Le socialisme a voulu prendre part aux luttes électorales.

Pour appâter les citoyens auxquels les hasards de la vie n'ont pas permis de s'instruire clairement, le socialisme d'à présent leur dit : « Mes amis, ne soyez pas impatients, piétez sur place, vous arriverez sûrement. Certes, la République est imparfaite, mais transformez-la en évitant de tout briser. Rien ne sert de courir, on s'essouffle en vain. Tout vient à point à qui sait attendre. »

Le pouvoir bourgeois est une force mauvaise, l'autorité socialiste, — non !

Emparez-vous du Palais Bourbon par la modération, pénétrez dans la nécropole luxembourgeoise, faites irruption dans les ministères. Progressivement, en marchant à pas très lents, avec la docilité qui sied aux plébiens jouissant du droit de vote, vous supprimerez la bourgeoisie en vous suicidant.

De la sagesse, n'en fût-il plus au monde. La révolution ou la révolte consciente viendra toute seule, surtout si vous réprouvez toutes les manifestations de l'anarchisme.

La République que nous avons tant combattue est pustuleuse. Nous la purifierons en la plongeant dans les eaux salubres de la politique.

Le socialisme a heureusement évolué. Aux anathèmes d'antan, aux farouches prédictions il a substitué la conquête des pouvoirs publics. C'est moins dangereux et plus profitable. Demandez plutôt à Augagneur, à Millerand, à Mirman et à leurs désintéressés imitateurs.

Le socialisme mène à tout, à la condition de le lâcher. Il faut savoir s'en servir.

Les mauvaises langues ont beau s'exclamer : « mais le socialisme n'est qu'une coalition d'appétits ! » N'en croyez rien : c'est le viatique de l'humanité.

En trois mille ans les meurt de faim seront par lui affranchis s'ils sont restés fidèles à la sainte résignation.

Jean Jaurès est le chef du socialisme moderne, du socialisme rétrograde ou stationnaire. Cet homme gras, lourd et apeuré veut

Cet effervescent politicien a plus de littérature que de logique. Il s'évertue à marier les dissemblances, les contradictions.

Dans sa polémique avec Clémenceau, il n'a pu prouver l'exactitude de sa thèse *patriotique internationaliste ou internationaliste patriotique.*

Son article du 11 janvier, n° 634 de *l'Humanité*, est curieux en un point.

SOUS LE TITRE « OTAGE », IL ÉCRIT :

« Le président de la République, si républicain, si démocrate qu'il soit, sera, *contre la revendication essentielle du prolétariat socialiste, le représentant d'un système politique et social fondé sur le privilège de la propriété.* Les travailleurs n'ont pas la naïveté d'attendre de tel ou tel président la moindre impulsion vers un régime d'égalité sociale. »

Cela se comprend.

Voyez, par exemple, cette ville de Paris — création de tant de siècles, produit du génie de toute une nation, résultat du labeur de vingt ou trente générations. Comment soutenir devant l'habitant de cette ville, qui travaille chaque jour à l'embellir, à l'assainir, à l'alimenter, à la pourvoir de chefs-d'œuvre du génie humain, à en faire un centre de pensée et d'art — comment soutenir devant lui, qui crée tout cela, que les palais qui ornent les rues de Paris appartiennent en pleine justice à ceux qui en sont aujourd'hui les propriétaires légaux, alors que nous tous en faisons la valeur, puisque sans nous, elle serait nulle.

Pareille fiction peut se maintenir pendant quelque temps par l'adresse des éducateurs du peuple. Les gros bataillons ouvriers peuvent même ne pas y réfléchir. Mais du moment qu'une minorité d'hommes pensants agit cette question et la soumet à tous, il ne peut plus y avoir de doute sur la réponse. L'esprit populaire répond : « C'est par la spoliation qu'ils détiennent les richesses ! »

De même, comment faire croire au paysan que cette terre seigneuriale ou bourgeoise appartient au propriétaire en droit légitime, lorsque le paysan nous dira l'histoire de chaque lopin de terre à dix lieues à la ronde ? Comment lui faire croire surtout qu'il soit utile pour la nation que monsieur un tel garde cette terre pour son

Après une telle déclaration, qui constitue le désaveu de la bourgeoisie démocratique, implique le rejet de la bancroûte, Jaurès, enfoui dans la politique jusqu'aux épaules, donnera sa voix à monsieur Fallières, *représentant d'un système politique et social fondé sur le privilège de la propriété.*

SALARIÉS, réjouissez-vous !
Vous n'avez que ce que vous méritez.

Antoine ANTIGNAC.

Erratum. — Dans mon précédent article, j'avais écrit : Espagnols et Italiens ont des castagnettes, etc. Les typos m'ont fait dire des « casquettes » ce qui n'est plus la même chose. A. A.

UN PEU DE TOUT

Taraboum, boum...

Clic, clac...

AVIS

Théâtre d'Algésiras

Grande Représentation Théâtrale offerte par quelques Amateurs de spectacles

LA GUERRE OU LA PAIX

Pièce Héroï-Comique

Par MM. Bouvier, Wilhelm II, Edouard VII, Alphonse XIII, Vittorio-Emmanuel, etc., auteurs patentés.

Avec le gracieux concours de MM. Revoil, de Rosen, de Tattenbach, de Visconti-Venosta, Cassini, Mohammed, etc., acteurs des plus grandes scènes politiques du monde.

Ouverture : 16 janvier 1906.

Fermeture :

Boum, taraboum...

Clic, clac...

Cependant qu'à Versailles, on redore et on revernit les vieux lambris de la salle du congrès :

Que le gouvernement fait procéder aux inventaires des églises et des monastères.

Pendant le même temps, le même gouvernement arrête, juge, emprisonne les antimilitaristes et acquitte Bousquet, Garnery et Le Guéry. Et les candidats à la présidence se démènent comme des diables dans un bénitier (tel Combes dans son froc) pour palper les 1,200,000 francs annuels.

Ohé ! bourgeois avachi, macchabée, futur péchez-vous à disparaître, car les temps sont proches où les petits seront élevés et les grands abaissés.

Pressez-vous ! A notre voix, les prolétaires s'ébranlent, la masse des meurt de faim, des va-nu-pieds, s'agite, se met en marche, pour conquérir le bonheur et la liberté auxquels elle a droit.

Et alors... Ah ! dame, alors...

URSUS.

DERNIÈRES NOUVELLES. — Fallières est élu roi de la République française aux applaudissements enthousiastes de toutes les gauches, nous disent les dépêches.

« Vive Fallières 1^{er} ! »

Quand donc populo criera-t-il : mort à tous les despotes, et joindra-t-il le geste à la parole ?

RÉPUBLICAINS OU ANARCHISTES ?

Nous sommes antiautoritaires, anarchistes. Comme il arrive presque toujours, on nous a donné ce nom et nous l'avons accepté. Mais nous pourrions, avec autant de raison nous dire républicains, tant il est vrai que les mots n'ont que le sens qu'on leur donne.

Que voulons nous, en effet, autre que la réalisation de la fameuse devise : *Liberté, Égalité, Fraternité*, dont nos yeux sont fatigués, nos tympanes bourdonnants ?

Mais voulez-vous étonner un moraliste ? parlez-lui morale ; un cultivateur ? parlez-lui agriculture ; un député ? parlez-lui législation ; un démocrate ? parlez-lui du peuple.

Quoi d'étonnant, dès lors, que les républicains restent pétrifiés quand des anarchistes leur parlent républicanisme ?

Nous sommes républicains, parce qu'on nous a dit à l'école et parce qu'on nous dit encore que la République c'est la liberté. Mais la liberté ne se conçoit qu'en anarchie ; il est, en effet, de toute évidence que l'homme sera libre seulement, lorsque seront disparues toutes les formes d'oppression : gouvernements, salariat, éducation autoritaire, religions, etc., toutes choses dont nous poursuivons la démolition.

Nous sommes aussi républicains, parce que nous voulons l'égalité. Mais qu'un individu exerce une autorité quelconque sur un autre, il est absurde de dire qu'il y a égalité entre ces deux individus. L'autorité de l'homme sur l'homme disparue, l'anarchie étant, les inégalités naturelles seules subsisteront, et encore seront-elles réduites à leur minimum par des conditions de vie favorables.

Enfin, nous sommes républicains, parce que nous avons pour idéal la fraternité humaine. Mais il faut, pour en arriver là, commencer par l'abolition des classes qui font que les hommes ont des intérêts contraires et se maudissent ou se méprisent. La conséquence de cette abolition, c'est que les hommes, tous libres et égaux sur la planète conquise à la justice, ne pourront éprouver entre eux aucune haine, vivant dans une atmosphère de fraternité qui imprimera sur chaque visage la joie de vivre.

Si donc les républicains avaient le moindre souci de la logique, ils seraient avec nous qui voulons la réalisation de leur programme (rien d'électoral). Mais ceux qui se sont appropriés ce titre sont des farceurs ou des fourbes qui prétendent être arrivés à leur but.

Ne leur faisons qu'un reproche : celui de nous avoir mis l'eau à la bouche en nous entretenant sans cesse de belles choses dont ils ne voulaient goutte ; leur punition, c'est de nous voir en être rassasiés.

Oui, c'est nous les seuls républicains. Mais nous ne tenons pas à ce titre vraiment trop vague. Nous lui préférons celui d'anarchistes parce qu'il ne laisse place à aucune équivoque (malgré les calomnies de la gent intéressée) et que serait noyé dans le ridicule les roublards qui voudraient s'en servir comme marche pied.

HOMO.

P. S. — Il paraît que je discute mal. Ceux qui le disent sont ceux qui n'ont pu répondre à l'article « Discutons » de l'ami Beaure. Eh bien non ! messieurs de la sociale, je ne veux pas discuter.

Le passé du parti des politiciens peut assez justifier mes épithètes. Mais je m'en remets à l'avenir pour les mieux justifier encore.

H.

N° 6 Feuilleton de l'Ordre

L'ANARCHIE

Sa philosophie. — Son idéal

Par P. KROPOTKINE

« Ne parle pas de liberté — la pauvreté c'est l'esclavage ! » n'est plus une vaine formule : elle a pénétré dans les idées des grandes masses ouvrières, elle s'infiltré dans toute la littérature de l'époque, elle entraîne ceux-là même qui vivent de la pauvreté des autres et leur ôte l'arrogance avec laquelle ils affirmaient jadis leurs droits à l'exploitation.

Que la forme actuelle d'appropriation du capital social ne peut plus durer — là-dessus des millions de socialistes dans les deux mondes sont déjà d'accord. Les capitalistes eux-mêmes sentent qu'elle s'en va et n'osent plus la défendre avec l'aplomb d'autrefois. Leur seule défense se réduit au fond à nous dire : « Vous n'avez rien inventé de mieux ! » Quant à nier les conséquences funestes des formes actuelles de la propriété, quand à justifier leur droit de propriété, ils ne le peuvent pas. Ils pratiquent ce droit, tant qu'on leur en laisse encore la latitude, mais sans chercher à l'asseoir sur une idée.

pare, alors que tant de paysans des alentours ne demandent qu'à la cultiver ?

Comment faire croire enfin à l'ouvrier de telle usine, ou au mineur de telle mine, que l'usine et la mine appartiennent équitablement à leurs maîtres actuels, alors que l'ouvrier et même le mineur commencent à voir clair dans les Panama, les pots de vins, les chemins de fer français ou turcs, le pillage de l'Etat et le vol légal, sur lesquels se bâtit la grande propriété commerciale et industrielle ?

Au fait, les masses ont-elles jamais cru aux sophismes enseignés par les économistes, plutôt pour confirmer les exploités dans leurs droits, que pour convertir les exploités ! Ecrasé par la misère, ne trouvant aucun appui dans les classes aisées, le paysan et l'ouvrier ont simplement laissé faire, quitte à affirmer leurs droits de temps à autre par des jacqueries. Et si tel ouvrier des villes a pu croire un moment que le jour arriverait où l'appropriation personnelle du capital profiterait à tous, en constituant un fond de richesses au partage desquelles tout le monde serait appelé, cette illusion s'en va aussi commé tant d'autres. L'ouvrier s'aperçoit que déshérité il fut, déshérité il reste ; que pour arracher à ses maîtres la moindre partie des richesses constituées par ses efforts, il doit recourir à la révolte ou à la grève, c'est à dire s'imposer les trances de la faim, et affronter l'emprisonnement, si ce n'est s'exposer aux

fusillades impériales, royales ou républicaines.

Mais un mal autrement profond du système actuel s'affirme de plus en plus. C'est que dans l'ordre d'appropriation privée, tout ce qui sert à vivre et à produire — le sol, l'habitation, la nourriture et l'instrument de travail — une fois passé aux mains de quelques-uns, ceux-ci empêchent continuellement de produire ce qui est nécessaire pour donner le bien-être à chacun. Le travailleur sent vaguement que notre puissance technique actuelle pourrait donner à tous un large bien-être, mais il perçoit aussi comment le système capitaliste et l'Etat empêchent dans toutes les directions de conquérir ce bien-être.

Loin de produire plus qu'il ne faut pour assurer la richesse matérielle, nous ne produisons pas assez. Le paysan, quand il convoite les parcs et les jardins des flibustiers de l'industrie et des panamistes, autour desquels le juge et le gendarme montent la garde, comprend cela, puisqu'il rêve de les couvrir de récoltes qui auraient — il le sait — porté l'abondance dans les villages où l'on se nourrit de pain à peine arrosé de piquette.

(A suivre).

Camarades,
Après avoir lu "L'Ordre",
faites le lire à vos amis.

CHRONIQUE LOCALE

L'Unité Socialiste rompue

Ayant adressé au citoyen Château, secrétaire du groupe socialiste unifié, une lettre dans laquelle je déclarais refuser toute candidature aux élections municipales, et cette lettre n'ayant pas été portée à la connaissance de l'assemblée extraordinaire tenue par le groupe le 17 janvier, à la salle des Conférences, je me vois obligé, le *Socialiste du Centre* m'étant fermé depuis cinq mois environ, de la publier dans l'*Ordre* que les camarades du groupe communiste-anarchiste ont mis à ma disposition.

Par la publication de cette note et de la lettre qui suit, je déclare rompre le pacte d'unité et reprendre ma liberté d'action et de propagande.

Sans me soucier de l'usage qui pourra être fait de cette déclaration et de cette lettre par les cabotins de tous les partis politiques, insoucieux également des outrages qui me seront prodigués, désireux seulement de rester le militant révolutionnaire que le baiser de Jaurès et les pratiques du trust électoral socialiste n'ont pu affaiblir, je signe :

COUSIN CHRYSANTHÈME.

Lettre du Camarade Foussard (Cousin Chrysanthème) adressée au Citoyen Château, secrétaire du Groupe Socialiste.

Mon cher secrétaire,

C'est avec un profond étonnement que j'ai appris avoir été inscrit sur la liste des personnalités jugées susceptibles d'accepter la candidature aux élections municipales.

Tu dois certainement connaître les sentiments d'hostilité que je nourris contre la trop fameuse mystification qu'il est convenu d'appeler pompeusement : la conquête des Pouvoirs Publics.

Cette tactique impuissante et très dangereuse qui a été menée au prolétariat socialiste que très peu de résultats et beaucoup de déceptions, qui a failli ruiner la force et l'honneur du parti socialiste en l'entraînant dans une déviation inouïable, ne me compte plus parmi ses partisans. J'estime que la conquête des pouvoirs publics a acquis, embourgeoisé, affaibli et corrompu trop de militants, grands et moyens, que je pourrais citer, pour qu'elle ne continue pas dans l'avenir son œuvre démolissante. C'est un crime contre le prolétariat, toujours confiant et toujours dupé, que je ne lui pardonnerai pas.

Ensuite, au point de vue théorique, je soutiens que cette tactique est à peu près impuissante et qu'elle est impuissante à assurer l'émancipation prolétarienne. Car si les pouvoirs publics bourgeois n'étaient pas des blocs solides constitués de manière à résister aux plus rudes assauts du suffrage universel, la bourgeoisie qui est moins naïve qu'on se l'imagine ne nous laisserait pas entre les mains une arme qu'elle jugerait dangereuse : le bulletin de vote. En supposant même que tout allant pour le mieux, dans le meilleur des mondes électoraux, la masse électorale devenue rapidement consciente envoie en un jour d'élections une majorité socialiste au Palais-Bourbon, il serait insensé de croire que la bourgeoisie capitaliste encore maîtresse des pouvoirs constitués, laisserait cette majorité révolutionnaire s'installer dans la place sans tenter contre elle un coup de force militaire. Et c'est alors que les foules qui auraient été élevées à croire en la toute-puissance du Messie parlementaire, seraient surprises en plein rêve pacifiste et en plein avachissement par la révolution violente que le bulletin de vote aurait été impuissant à éviter.

Alors pourquoi, puisqu'il est acquis qu'une révolution violente sera, quoiqu'on le veuille, nécessaire à l'enfantement de la société socialiste, pourquoi, dis-je, ne pas préparer tous les jours cette révolution en créant des énergies, en formant des consciences ?

Pourquoi ne pas dire et écrire aux électeurs que le bulletin de vote est une arme insuffisante qui ne peut ni éviter ni même adoucir la tragédie finale ? Pourquoi ne pas enlever aux foules toujours leurrées les dernières illusions de force magique qu'elles attachent à ce carré de papier blanc dont

les élus de tous les partis se moquent avec tant d'aisance ? Pourquoi dépenser de l'activité, du talent et de l'argent, à faire élire des députés qui ne pourront rien, ne voudront rien et ne feront rien, au lieu de les dépenser à faire des révolutionnaires qui pourraient, voudraient et feraient tout.

Oh ! je sais bien que l'on me répondra que la foule attache encore beaucoup de prix à cette façon de procéder et qu'elle accorde plus d'attention aux candidats qu'aux propagandistes ; que par conséquent il est de bonne guerre de ruser avec elle en lui faisant cette concession.

Lancé sur cette pente dangereuse des concessions, le propagandiste devenu candidat, glisse jusqu'au bout.

Il n'est ni raisonnable ni loyal de flatter les vices de la masse inéduquée. Et c'est trop souvent ce que l'on fait. Quel est le candidat qui n'a pas jugé prudent et de haute tactique de modérer son langage ? Quel est le candidat qui n'a pas fait de concessions de doctrine ou de tactique et n'a pas atténué sa pensée pour se mettre en quelque sorte au niveau de l'auditoire dont il escompte, je ne dis pas par intérêt mais par amour propre, les suffrages ?

Il n'y en a pas.

Loïn de moi la pensée de lui en faire un grief, car, en matière électorale l'intransigeance et l'honnêteté ne peuvent exister, sous peine d'échec. Le terrain électoral est le plus propre — ou le plus sale — comme on voudra, à favoriser les transactions, les compromissions et les trahisons. Cette affirmation pourrait être soutenue par de nombreux exemples, anciens et récents.

Ma conviction profonde est que les temps héroïques et probes du parti socialiste sont finis. On le voit bien déjà par la faiblesse dont il fait preuve — pour ménager son action électorale — en face des coups de force gouvernementaux. L'abus qu'il a fait du parlementarisme a détruit sa virilité.

Le prolétariat organisé se détachera de plus en plus de l'action électorale et parlementaire pour ne puiser, rien qu'en lui-même, sa force révolutionnaire. Il mènera lui-même et pour lui seul son action politique et économique de classe par l'effort direct de ses seules organisations de classe, dégagées de la tutelle des politiciens professionnels : les syndicats. Bientôt le mot socialisme sera remplacé par syndicalisme.

Au surplus, les députés socialistes eux-mêmes n'ont pas foi en l'action électorale et parlementaire. Paul Constans et Edouard Vaillant n'ont-ils pas souvent affirmé que les travailleurs n'avaient rien à attendre des pouvoirs publics et du Parlement ?

Ce que les élus ont pu dire des pouvoirs ministériels et législatifs, on le peut aussi dire du pouvoir municipal. Dans les hôtels de ville, les socialistes sont ensermés dans les mailles du filet administratif de la bourgeoisie. Ce qu'un ministre socialiste comme Millerand, n'a pu faire dans un ministère, ce que les députés socialistes déclarent ne pouvoir faire à la Chambre, les conseillers municipaux ne le pourront faire dans un hôtel de ville. Toujours ils se heurteront au pouvoir administratif qui, par un décret administratif, détruira l'œuvre socialiste. Leur action sera fatalement vouée à l'impuissance.

Pour ma part, je trouve fâcheux que des militants qui ont foi en leur idéal socialiste, consentent à devenir les administrateurs dociles de la société bourgeoise, et abandonnent pour si peu de chose leur tâche de propagande féconde. Il n'est point besoin pour aller, autour des tapis verts de l'hôtel de ville, discuter les questions peu palpitantes de voirie et d'installation de bornes-fontaines ou de lanternes à pétrole, d'avoir de si hautes visées de rénovation sociale.

De très modestes et honnêtes citoyens y suffiraient.

C'est pour ces raisons insuffisamment développées et auxquelles je pourrais en ajouter beaucoup d'autres si le temps ne m'en empêchait, que je refuse toute candidature.

Je n'ai aucune ambition autre que celle de donner au prolétariat, à ma classe opprimée et silencieuse, mon énergie, mon dévouement, ma vie.

Salut révolutionnaire,

Raphaël FOUSSARD

(Cousin Chrysanthème)

Ex-rédacteur au *Socialiste du Centre*.

UN MOT

Quand je dis que le *Socialiste du Centre* m'est fermé depuis cinq mois environ, je dis à la fois une vérité et une inexactitude.

J'avais eu souvent à me plaindre, avant l'Unité, de coupures et de suppression d'articles. Lorsque les préliminaires unitaires survinrent, la censure très politique du citoyen Gaillard devint plus rigoureuse et je démissionnai. Sur ses instances je retirai ma démission. Puis survint au *Socialiste* une volte-face de Pressemane qui reniait ses sentiments et ses déclarations libertaires de jadis pour devenir un chaud partisan de la conquête des pouvoirs publics. Dès ce moment, étant suffisamment éclairé sur le but poursuivi, je démissionnai à nouveau et définitivement, car la rédaction devenait pour moi une duperie et une impossibilité.

C. CA.

A Propos de la Tuberculose

Au moment où tout le monde se préoccupe des ligues contre la tuberculose, il est assez curieux d'observer ce qui se passe dans la rue. Les jeudis et les dimanches surtout, on voit passer des fillettes portant un lourd ballot de linge, à la mode limousine, c'est-à-dire, le paquet derrière le dos et attaché par devant (non sur la tête, les frères plantes ploieraient, mais sur la poitrine).

Elles vont ainsi, respirant à peine, porter à une distance souvent grande, le linge des clients. Leur petite poitrine, déjà bien maigre par suite du manque de bonne nourriture se rétrécit encore sous le poids de la charge. Plus tard, lorsque l'enfant sera devenue une jeune fille tuberculeuse : — Elle a trop dansé, diront les honnêtes gens!!!

(Oh oui... devant le buffet vide.)

Il y a bien des sanatoriums, mais tous les malades ne peuvent pas y entrer. Les mesures prises contre le terrible fléau sont nombreuses ; sans doute, mais toutes les réformes du monde n'empêcheront pas que dans une famille pauvre le sacrifice de l'aînée soit indispensable pour aider les parents à faire vivre les plus jeunes.

Or, ce sacrifice est par suite la tuberculose sont engendrés par la misère. C'est donc celle-ci qu'il faut terrasser, anéantir. Ce sera l'œuvre des anarchistes.

QUIVOICLAIR.

Au Bénéfice de "l'Ordre"

Nous étions pessimistes, la période critique que nous traversons due au chômage intensifié par les inventaires dans l'industrie de la porcelaine y contribua, aussi l'organisation était-elle faite sans enthousiasme.

Une heureuse déception nous attendait.

Plus de 300 camarades des deux sexes ont assisté à notre fête et ont applaudi la conférence ainsi que les diverses chansons et monologues exécutés par des acteurs et actrices improvisés.

La séance de prestidigitation a été aussi fort goûtée et applaudie. A minuit, tout était terminé.

Merci au bienveillant concours de tous. On nous a fait promettre de recommencer sous peu, nous n'y faillirons pas et ferons notre possible pour plaire encore davantage.

Erreur de fond

Pierre Bertrand bâtit la plus grande partie du deuxième article qu'il a consacré à l'affiche antimilitariste sur cette erreur fondamentale : les premiers signataires de l'affiche enseigneraient une doctrine de non-résistance.

Rien n'est moins vrai. C'est le contraire : les premiers signataires de l'affiche antimilitariste enseignent une doctrine de résistance à outrance, qui est vraie.

Donc, retournez à l'envers les arguments de Pierre Bertrand à ce sujet et vous aurez l'expression exacte de la vérité.

Il y aurait bien d'autres choses à relever dans cet article, par exemple : toute guerre n'est pas criminelle, et, toute guerre commence par un crime ; marquer une préférence pour : le tir pourrait changer de direction, ou, tirez sur vos chefs ; mais, nous n'avons pas le temps... notre patron nous guette...

Un mot de plus : entre les termes *guerre* et *insurrection* même différence qu'entre *l'assassinat* et *le meurtre*.

La logique de Bertrand et de ceux qui depuis peu pensent comme lui sur « la plus douce des patries » et les pays de liberté, devait nous conduire à prendre les armes contre la France pour l'Angleterre si une guerre éclatait entre ces deux nations. L'Angleterre monarchique possédant plus de libertés que la France républicaine.

A tout une poignée

Effectivement, l'espace nous est limité, et, ma foi... nous ne voulons pas prendre beaucoup de peine.

H. Mills commence par nous dire qu'il ne veut pas répondre, puis finalement il réplique : « Ce n'est pas moi, c'est vous. »

Où, mon bébé.

A. P. cherche à imiter bien gauchement, le dédain de celui qui l'a baptisé : « Fanémique ». La haine que nous avons contre lui ne vient que de la haine que nous inspirent ses actes. Animé, lui, d'une fureur légitime, il nous attribue « une fureur mal propre. »

A. P. tu te fourvoies, et pour toute riposte nous allons essayer de te faire réfléchir. Ainsi : nous préférons un « votard » qui croit « rénover » la société, à un abstentionniste inconscient.

Tellement nous détestons les actes passifs ! Georges A., kekséka ?... Ne seriez-vous pas devenu rentier, Beauré, pour avoir tant de temps disponible ?

E. M.

P. S. — Nous avions formulé d'autres critiques restées sans réponse. Qu'en conclure ? Oh !... que nos adversaires ont raison...

E. M.

Economie Municipale

Habituellement, en période électorale, les maîtres de l'hôtel de ville offrent aux chômeurs le travail que nécessite l'établissement des listes.

Cette année, il n'en est plus ainsi. Ce sont les employés de la mairie déjà bien appointés qui, à leur temps perdu (ce qui arrive souvent) font une grande partie de ce travail qui leur est payé supplémentairement.

Crevez, chômeurs ! la philanthropie de vos maîtres l'exige.

P. S. — Nous attendons si, pour les cartes électorales, il en sera de même.

Un bon Garçon

Un fiéfié imbécile, c'est assurément le citoyen Durbecq, l'unique édile socialiste partisan du budget de la sergocratie. (Manifestation toute platonique du reste, MM. les sergots n'en seront pas moins payés.)

Beaucoup se souviennent encore d'un quasi-passage à tabac dont il fut victime lors de la fête aux flambeaux organisée le jour de la « sainte Laïque » par les U. P. et les Amicales, en juin 1904. Ce soir-là, place Jourdan, au moment de la dislocation des groupes, comme il dansait un bien inoffensif kak walk, il fut brutalement appréhendé par deux sales flics, lesquels, ignorant sans doute sa qualité de *cipal*, le malmenèrent sérieusement et le traînèrent au poste, et cela pour un banal chahut d'allégresse ; il y serait resté sans l'intervention obligeante de l'un de ses collègues du conseil, assez influent, qui le tira de cette fausse posture.

Il est compréhensible qu'on soit reconnaissant aux braves agents de leurs bons offices lorsqu'on est « côté du manche », c'est-à-dire partisan de la société actuelle — comme les jésuites rouges, socialistes d'hier — mais pour un unifié poutin, comme ce pauvre diable de Durbecq, qui fit connaissance, au moins une fois, avec la poigne policière, c'est un idiotisme inconcevable, du parfait *maboulisme*, quoi !

Il y a des chiens qui aiment les caresses à coups de bottes ; mais, il y en a aussi qui mordent ceux qui les malmènent. Nous préférons ceux-ci.

SIMPLICE.

Excuses

Il paraît que je me suis trompé. G. A., rédacteur au journal qui n'est pas une feuille — c'est du *Socialiste du Centre* que je parle — me démontre qu'il n'est pas un âne.

Notre groupe anarchiste n'est pas un groupe, dit-il, parce qu'il n'est pas organisé.

Tiens, tiens, je ne m'attendais pas à celle-là.

Organisation pour lui veut probablement dire existence de règlements. Eh bien nous lui donnerons satisfaction ; je vais fabriquer un *rrrèglement* dont voici la teneur et que je soumettrai à l'adoption des membres du groupe... pardon... du... je ne sais quoi ; demandez à G. A.

Article premier. — Tous les règlements étant faits pour être violés, nul n'est tenu de se soumettre aux exigences de cet article pas plus que des suivants.

Article 2. — Nous invitons tous les anti-autoritaires à venir discuter au sein du groupe *orrrganisé*, les moyens de concilier le patriotisme et la propriété individuelle avec l'antiautoritarisme.

Article 3. — Ceux qui n'auront pas la somme nécessaire pour assister aux conférences payantes faites par les socialistes, mériteront d'être qualifiés « d'agents à Gersché » et seront excommuniés.

Ser-z vous content, camarade G. A.

A. BEAURE.

Pauvres Sergots

Ça y est ! le budget de la police est supprimé, ce qui démontre péremptoirement que nous, anarchistes, nous trompons le peuple en tentant de lui faire croire qu'on peut se passer de législateurs, de conseillers municipaux, etc., seraient-ils socialistes. Les purs de ce parti ont bien démontré que nous les calomnions, puisqu'ils ont contraints (vive la liberté !) leurs camarades du conseil municipal à proposer et voter la suppression du salaire sergotique.

Mais, d'où diable cela provient-il que nous apercevions encore les mêmes individus sous le même déguisement arpentant toujours où stationnant dans les rues. Il existe même de nouvelles *hures* (que les pores me pardonnent) coiffées du képi... grotesque.

L'honorable Neury président de la correctionnelle continue ses longs... attendu... que... en vertu... de... l'article... du code pénal... le tribunal... condamne... le nommé... etc., etc., etc. Qui donc fournit à ce distributeur de peines les malheureux qu'il condamne ?

Les flics et les *quart-d'œil* travailleraient-ils à l'œil ?... Chiqué, chiqué.

Nous allons Rire

Notre conseil municipal ayant démissionné, nous allons supporter des élections prématurées, tout va entrer en lice; les coups de gueules vont pleuvoir peut-être aussi des coups de poings. Tant mieux ! Entre politiciens de toutes nuances, notre choix est fait : ce sera ceux que la sottise humaine — majorité — nous obligera de supporter.

Gageons quand même que tous, sur leur programme, désireront le bonheur du peuple.

Ainsi soit-il.

L'Affiche Antimilitariste

Nos camarades de l'Association internationale antimilitariste ont décidé de faire réimprimer l'affiche pour laquelle 26 d'entre eux ont été condamnés, et de demander la signature du plus grand nombre possible de ceux qui en approuvent la teneur.

La semaine dernière, la Fédération socialiste de la Haute-Vienne a reçu cette affiche et plusieurs membres l'ont signée. A l'Ordre rien ne nous a été communiqué. Nous nous en réjouissons, voilà pourquoi :

Approuvant l'affiche dans son intégralité, nous n'aurions pas voulu voir figurer nos signatures à côté de celles de certains socialistes qui, eux, n'approuvent rien de ce qu'elle contient, et ne protestent que contre le délit d'opinion.

Conseils et Actes

Sous ce titre, le *Socialiste du Centre* nous a reproché certains conseils qu'un de nos collaborateurs a donné à des victimes de gardes-chiourmes.

Celui qui a donné ces conseils est apte à faire en ce qui le concerne, ce qu'il conseille aux autres, et n'a pas à rendre compte pu-

bliquement des actes qu'il commet et peut avoir commis.

Pas Tolstoïen du tout, il se défend quand on le frappe, serait-ce par la mise à la porte d'une usine. Il croit aussi que pour sa modeste personne, il n'est pas utile que des centaines d'autres milliers de travailleurs et leur familles souffrent pendant des mois.

Si un homme avait donné à Peneaud ce qu'il méritait, Vardelle vivrait encore, et des milliers de familles n'auraient subies aucune privation.

Constatations

A une conférence faite quelques mois avant l'unité, par A. Pressemane, à l'U. P. de l'ancienne route d'Aixe, je lui posais diverses questions, notamment celles-ci :

Un socialiste peut-il être partisan de la propriété individuelle ? Il me répondit : NON.

Un socialiste peut-il être patriote ? Il me répondit : NON.

Il y a quelques mois à peine, le *Socialiste* publiait un ordre du jour voté par le groupe révolutionnaire existant alors, et dont Pressemane, Parvy, Chauvy, etc., faisaient partie, lequel ordre du jour déclarait se solidariser complètement avec Hervé dans ses conceptions antipatriotiques.

Ces jours derniers, on a pu lire sur le *Socialiste du Centre* un article signé Jacques Misère, où il est affirmé que TOUS LES SOCIALISTES sont partisans de la propriété individuelle.

Pressemane ne pourrait-il pas s'élever contre la prétention de Jacques Misère, et lui signifier son congé des rangs socialistes ?

Ne pourrait-il pas non plus dire son fait à Parvy, lequel prétend n'avoir jamais été antipatriote.

Si Pressemane fait le geste que je lui propose, je m'engage à lui remplacer tous les *Manuel du Soldat* qu'il a vendus à Peyrat-le-Château à des jeunes gens « passifs ».

A. BEAURE.

P. S. — Dans le précédent numéro, le typo m'a fait traiter de « caboteurs » des gens que je persiste à qualifier de cabotins.

A. B.

Leur Honnêteté

Lundi dernier, comparait, en justice de paix, l'irascible sergot D., dit « Le Raté », bien connu à Limoges par sa férocité envers les malheureux qui tombent sous sa coupe, lui si couard devant messieurs de la haute.

Il paraît que, ses dettes s'amoncelant, d'irrévérencieux créanciers en sont arrivés à le poursuivre en simple police, en attendant mieux.

Si la justice se met à poursuivre ses propres représentants (quand ils le sont), où allons-nous ?

Il est vrai que ceux qui soutiennent leur utilité et les nomment refusent de les payer, alors ! s'ils font des dettes cela se conçoit ; mais faudrait voir lesquelles ?

D'HACHE.

Appui à un Document

Quémendant l'hospitalité aux journaux de diverses nuances pour y déverser quelques gouttes de son intarissable fiel, changeant de style et de pseudonyme selon l'opinion du journal auquel il offre sa copie, notre ancien I. Roni arrive juste à point au *Socialiste du Centre* pour débarrasser Jacques Misère d'une question que je lui avais posée.

I. Roni paraît ne pas se satisfaire des réponses verbales que je lui adressai. Il semble désirer qu'elles soient publiques. Soit :

Rappelons pour mémoire que c'est pour son style amphigourique et ses qualificatifs déplacés que la rédaction de l'Ordre refusa l'insertion de ses articles. Précisons :

Ces articles visaient ceux qu'aujourd'hui il traite « d'anciens adversaires ».

C'est sur son insistance outrancière que l'Ordre inséra les lettres dont il lui fait un grief.

Casser la g... figure à I. Roni, en effet, j'en ai eu la tentation, mais m'étant souvenu de l'existence de la loi Grammont, je me suis abstenu.

Qu'il se souvienne des bons conseils qui lui furent donnés un jour en ma présence par un de ses adversaires qui est aussi le mien.

« Ne soyez jamais ni socialiste ni anarchiste, ni rien en iste, c'est tout au plus si vous pouvez être un sot. »

Je suis persuadé que s'il voulait dévoiler son nom et ses multiples pseudonymes, aucun journal n'accepterait désormais le papier que salit sa plume.

Mais n'est-il pas plutôt nécessaire d'aviser des médecins aliénistes pour statuer sur son cas que de discuter avec ce pauvre bougre ?

A. BEAURE.

Nos Magistrats

L'abîme qui nous sépare de nos magistrats va se creusant de plus en plus chaque jour, et bientôt ne pourra être comblé que par leur chute dans le précipice.

Sans entrer ici en des considérations philosophiques prouvant que la responsabilité n'existe pas, je me bornerai donc à envoyer les lecteurs que ces questions intéressent, au charmant petit opuscule de Hamon (1) et à la belle déclaration d'Etievant devant les tribunaux.

Mon but ici est bien plus simple, je me contenterai tout simplement de signaler les agissements de ces individus bien plus nuisibles, à notre avis, que certains fléaux.

Ces détenteurs d'autorité publique, obligés qu'ils sont d'abuser de leurs fonctions pour leur avancement, ne craignent pas pour cela d'entraver les pensées larges et généreuses, et c'est avec juste raison que Häkel (2) a pu écrire « que la croyance

(1) *Déterminisme et Responsabilité.*

(2) *Histoire de la Création d'après les lois naturelles.*

à une autorité était nuisible au progrès de l'humanité ».

L'histoire est là qui en fait foi.

Qui donc a fait boire la ciguë à Socrate, qui a torturé Galilée, qui a brûlé Jean Huss, Etienne Dolet et tant d'autres, qui a condamné à mort Elisée Reclus ?

Oui ! Qui est-ce ?

Les signataires de l'affiche antimilitariste viennent d'en faire l'expérience.

Moi même, ces jours derniers, je fus grâtié de six jours de prison, non pour outrages que je n'ai pas commis, mais bien pour un crime plus terrible, à l'avis de ce milieu de parasites : être anarchiste !

Qu'ils reçoivent donc mon cri de haine et de révolte, en attendant mieux.

Préparez vous donc, messieurs les juges, ainsi que vos valets, les apaches policiers, votre règne est fini, l'esprit de critique s'éveillant aura tôt fait de vous balayer et de vous précipiter dans l'abîme que vous aurez creusé.

Vous avez semé le grain, la récolte ne se fera pas attendre.

J. ROBERT.

Groupe de Propagande Communiste-Anarchiste

Tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, réunion au bureau de l'Ordre.

Causerie par un camarade. Entrée gratuite et sans formalités.

PETITE CORRESPONDANCE

Antignac. — Peux-tu nous donner des adresses de camarades de la Corrèze susceptibles de lire l'Ordre.

Signale toi-même les coquilles au bas de tes articles suivants.

S. Boutet. — Nous avons reçu le prix des chansons expédiées, mais pas le montant d'abonnement. Nous expédions l'Anarchie avec le présent numéro.

Aurora. Sao Paulo. — Camarades, Esperamos que nos podreis enviar toda la colección de Aurora. Tenemos números 9 y 10.

SOUSCRIPTION POUR "L'ORDRE"

Un copain.....	1 »
Schling.....	» 30
Jabet.....	» 30
J. D.....	» 30
Collecte de Saint Junien.....	1 »
Janot.....	» 1
Homo.....	» 65
Barny.....	» 25
Collecte faite à l'issue de la fête.....	6 75
TOTAL.....	12 15

EN VENTE AU BUREAU DE « L'ORDRE »

L'Education libertaire, N. Dieuwenhuis, couverture de Hermann Paul.....	» 10
Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire, par J. Grave, couverture de Cross.....	» 10
Le Machinisme, par J. Grave, avec couverture de Luce.....	» 10
La Panacée-Révolution, par J. Grave, avec couverture de Mabel.....	» 10
A mon frère le paysan, par E. Reclus, couverture de L. Chevalier.....	» 05
La colonisation, par J. Grave, couverture de Couturier.....	» 15
Entre paysans, par Malatesta, couverture de Willaume.....	» 10
Le militarisme, par D. Nieuwenhuis, couverture de Caran d'Ache.....	» 10
Patrie, Guerre et Caserne, par Ch. Albert, illustration de Agar.....	» 10
L'organisation de la vindicte appelée justice, par Kropotkine, couverture de J. Hénault.....	» 10
L'Anarchie et l'Eglise, Reclus et Guyou, couverture de Daumont.....	» 10
La grève des électeurs, par Mirbeau, couverture de Rouville.....	» 10
Organisation, Initiative, Cohésion, par J. Grave, couverture de Signac.....	» 10
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière, par Nettlau, couverture de Delannoy.....	» 10
Anarchie-Communisme, Kropotkine, couverture de Lochar.....	» 10
L'Anarchie, par Malatesta.....	» 15
Aux anarchistes qui s'ignorent, par Ch. Albert, couverture de Couturier.....	» 05
Au Café, par Malatesta.....	» 20
Aux jeunes gens, par Kropotkine, couverture de Rouville.....	» 10
La morale anarchiste, par Kropotkine, couverture de Rysselberghe.....	» 10

L'Anarchie, par Girard.....	» 05
Déclarations, par Etievant, couverture par Jehannet.....	» 10
L'immoralité du mariage, par Chaughy.....	» 10
Légitimation des actes de révolte, par G. Etievant.....	» 10
Manuel du Soldat.....	» 10
En période électorale, de Malatesta.....	» 10
Communisme expérimental, par Fortuné Henry.....	» 10
Libre examen, par Paraf-Javal.....	» 25
La Peste religieuse, par Most.....	» 05
L'absurdité de la politique, par Paraf-Javal.....	» 05
La liberté de l'enseignement.....	» 05
Si j'avais à parler aux électeurs, par J. Grave.....	» 10
L'élection du maire de la commune (farce électorale), par Léonard.....	» 10
Les crimes de Dieu, par Sébastien Faure.....	» 15
Entretien d'un philosophe avec le maréchal de ***., par Diderot.....	» 10
Travailleur tu ne voteras point ! Soldat tu ne tireras point, par E. Girault.....	» 05
Grève générale réformatrice et grève générale révolutionnaire.....	» 15
Justice, par le docteur Henri Fischer.....	» 10
L'évolution légale et l'anarchie, par Elisée Reclus.....	» 10
La grande grève des docks, par Kropotkine.....	» 10
La guerre, par Octave Mirbeau.....	» 25
Le parlementarisme et la classe ouvrière, par Georges Thonar.....	» 10
Un peu de théorie, par Malatesta.....	» 10
Pour la vie, par A. Myrial.....	» 50
Les deux méthodes du syndicalisme, par P. Delessalle.....	» 10
Fin de la Congrégation. — Commencement de la Révolution.....	» 20
La femme dans les U. P. et dans les syndicats.....	» 10

Les Temps nouveaux, par P. Kropotkine.....	» 25
La vache à lait, par G. Yvetot, préface de U. Gobier.....	» 20
Documents socialistes, par Dol.....	» 30
Le problème de la repopulation, par Sébastien Faure.....	» 15
Syndicalisme et Révolution, par le docteur Pierrot.....	» 10
Pages d'histoire socialiste.....	» 25
Le grand fleau, par E. Girault.....	» 20
Le parlementarisme et la grève générale, par Fuedberg.....	» 10
Les jésuites contre le peuple, par M. Zévaco.....	» 10
Bases du syndicalisme, par E. Poujet.....	» 10
Le Syndicat, par E. Poujet.....	» 10
Réponses aux paroles d'une croyante, par Sébastien Faure.....	» 15
Vers le bonheur, par Sébastien Faure.....	» 10
Oeuvres de Sautarel : Le Pacte, 0,30 ; Etat d'âme, 0,10 ; Désenchantements, 0,50 ; Lueurs Economiques, 0,50.	
Par la Poste, 0,05 centimes en plus	

CHANSONS

La Carmagnole avec les couplets de 1793, 1869, 1883, etc.....	» 10
L'Internationale, Crevez-moi la sacoche, Le Politicien, de E. Pottier.....	» 10
Ouvrier prends la machine, Qui m'aime me suive, Les Briseurs d'images.....	» 10
La Chanson du Gars, A la Caserne, Viv'ment, brav' Ouvrier, etc.....	» 10
J'n'aime pas les Sergots, Heureux temps, Le Drapeau rouge.....	» 10
Le Réveil, La Chanson du Linceul.....	» 10
Hymne révolutionnaire espagnol, Debout ! Ireres de misère, Les Affranchis.....	» 10

La Marianne, Pendeurs et Pendus, Fraternité.....	» 10
Le Chant des Révoltés, Paix et Guerre, Le Chant du Pain.....	» 10
Le Père Peinard, Harmonie, Quand viendra-t-elle ?.....	» 10
Bonhomme en sa maison, Hymne anarchiste.....	» 10
L'Or, poésie révolutionnaire.....	» 10
Par la poste, 0,05 centimes en plus	

JOURNAUX A LIRE :

Les Temps Nouveaux, ex-journal LA REVOLTE, le numéro : 0,10 cent.
 Le Libertaire, le numéro : 0,10 cent.
 L'Anarchie, — 0,10 cent.
 Germinal (bi-mensuel), le num^o : 0,05 cent.
 L'Avant Garde, socialiste, syndicaliste, révolutionnaire, le numéro : 0,10 cent. (hebdomadaire).

Tous ces journaux sont en dépôt à Limoges, chez BALESTAT, ANALIN, MOREAU (kiosque), place Denis-Dussoubs, et au bureau de L'ORDRE.

La Voix du Peuple, organe de la Confédération Générale du Travail (hebdomadaire), le numéro : 0,10 cent.

L'Ordre est composé et imprimé par des ouvriers syndiqués.



Le Gérant : LÉON DARTHOU

Limoges. — IMPRIMERIE OUVRIÈRE, rue Darnet, 9